

La Chasse

Par Barbara DANIEL

C'était une fuite.

Pas une fuite en avant qui aurait résolu quelques problèmes conceptuels.

Une vraie fuite, un acte de désespoir pour sauver sa propre vie de quelque chose de tangible qui avait presque forme humaine. L'acte venait du plus profond de la personne, un instinct premier qui guidait ses pas au-delà de toute réflexion.

Et c'était ce qui la guidait. La vie. L'espoir d'une vie. D'être en vie.

Pourtant, la nuit était calme dans cette partie du pays. Il avait neigé depuis quelques semaines, englobant la moindre parcelle de bruit d'un fin manteau de neige. Cela avait endormi humains et animaux qui préféraient la douceur de leur terrier à la morsure du froid. Dans la forêt, même les oiseaux avaient arrêté leurs psalmodies quotidiennes. A quelques rares occasions, les petites pattes d'un animal cliquetaient sur la neige, rapidement avant de retourner se terrer dans un endroit plus accueillant.

Le lac, d'ordinaire sujet aux aléas du vent, s'était figé. Il séparait en deux la forêt de pins, majestueuses créatures immobiles encadrant le paysage. A défaut de quelques roches, on distinguait mal le lac, perdu sous la neige fraîche, ne faisant qu'un avec le reste du sol.

Cette neige inviolée avait un autre effet sur le décor : tout semblait plus brillant, lumineux et irréel pour l'œil non averti. La lune, pleine et ronde en ce mois d'hiver, se reflétait comme un soleil sur la glace, éclairant chaque détail qui se détachait de la forêt, chaque rocher du lac qui osait démontrer sa présence, chaque épine d'arbres qui n'avait pas été recouverte par la neige.

A contrario, la Lune avait maudit la montagne : installée en amont du lac, elle n'était qu'un monstre de noirceur faite de dents pointues et acérées qui transperçaient un ciel sans nuage.

Ainsi fut le décor de cette fuite. La jeune femme le connaissait par cœur.

Le lac était celui de son enfance.

En été, l'eau était calme et fraîche. Elle partait avec les autres enfants du château, les nourrices et les domestiques vers le lac quand la véhémence du soleil était telle, que même les pierres grises des environs fumaient de chaleur. C'était une époque douce et insouciant : elle se baignait nue, aucunement gênée par les affres de la féminité, corps enfantin fluide parmi les autres.

Les après-midi d'été s'écoulaient ainsi, au fil de l'eau du lac, des remous des bambins chahutant, des nourrices qui babillaient au bord de l'eau, les jupes relevées pour rafraîchir leurs jambes engourdis. Ils mangeaient des fruits à même la peau, à peine cueillis de l'arbre. Parfois, un domestique ramené un instrument de musique et fredonnait des airs lents et joyeux que les enfants écoutaient attentivement, les yeux fascinés par les doigts qui pinçaient les cordes ou les histoires de dragons, de chevaliers et de batailles.

Elle gravit la montagne plus tardivement, dans cet âge perdu entre l'enfance et l'adolescence.

Il fallait se trouver à cet âge. Communier avec son futur soi. Devenir ce que l'on attendait de vous et ce que l'on espérait de soi-même.

Alors, comme ses ancêtres avant elle, elle parcourut la voie escarpée de la montagne à la recherche des chemins sacrés. Elle posa parfois les mains aux mauvais endroits en voulant prendre des détours et escalader les chemins de traverse. Certains rochers étant coupants et laissèrent de ces petites blessures inoffensives mais terriblement piquantes. Les routes faites de terre et de petits cailloux glissant étaient de nombreux pièges qui pouvaient vous coûter une cheville. Les habitants de la montagne n'aimaient guère être dérangés dans leur vie quotidienne. Malgré les conseils et les nombreuses histoires, souvent la jeune fille voulait couper à travers la montagne. Elle n'avait jamais rencontré aucun souci à dans ces raccourcis personnels. Une fois, elle choisit de passer par les hautes herbes sauvages de la montagne. Elle ne remarqua pas le riverain qui se glissa entre ses jambes et apeuré la mordit. C'était un serpent des montagnes, trop jeune et frêle pour lui être mortel. La douleur n'en était pas moins déplaisante : lancinante, elle partait de la cheville et remontait dans la jambe. Cela dura des jours.

Lorsqu'elle eut enfin l'âge, elle accompagna la Cour en forêt pour la Grande Vénérerie. Elle montait le magnifique cheval blanc que son père lui avait offert, ses plus beaux appareils de chasse et un arc d'orme et d'or qui scintillait au soleil.

- À l'image de ta mère, tu seras une chasseresse, avait déclaré son père. Tu parcourras les landes et les forêts à mes côtés, valeureuse guerrière auprès de son roi.

Son seul regret fut cette attente absolument longue et inévitable jusqu'à la fin de l'été, le presque-automne, pour participer à tels événements.

Il fallait respecter la forêt, le cycle de la vie et son équilibre. C'était la loi et tous devaient s'y soumettre.

Ce fut le cœur battant qu'elle se mit en route pour sa première chasse. Son cheval devait ressentir son excitation et son appréhension : il se montra nerveux, battant la terre de ses quatre pattes, sautillant sur place, renforçant la peur de sa maîtresse. Elle était la fille de son père, elle devait être à la hauteur de son ascendance et de son éducation. Chutée de cheval dès sa première Grande Vénérerie aurait une honte sans pareil.

Lorsque le cor sonna, tous partirent dans un galop effréné : la jeune fille s'accrochait comme elle le pouvait à son destrier, les cuisses fortement serrées contre sa monture, les mains blanchissant contre les rênes. Son cheval fut alors porté par les émotions, dépassant un par un chaque cavalier pour prendre la tête de la troupe. Elle sentit enfin le vent fouettant son visage, l'air épicé de la forêt caressant ses narines, l'enivrement de la vitesse. Elle oublia son appréhension, sa peur, ses craintes d'enfant et savoura cette course à travers bois dans toute sa grandeur, son cœur battant encore plus fort contre sa poitrine d'une joie incommensurable.

Le cheval avait mis une distance importante entre sa maîtresse et le reste du peloton. Ils furent donc les premiers à entendre les animaux s'enfuir. Entre les grands pins, entre l'ombre et la lumière, entre le visible et l'indicible, elle vit une silhouette. D'abord un œil, rond et brillant lorsque celui-ci captait la lumière du soleil à travers les branches. Et un museau. Elle le devina, au souffle qui fusait, un souffle court, régulier et profond. L'animal courrait, sûrement à la même hauteur que son cheval.

Elle fit bifurquer sa monture de travers, espérant entrevoir l'animal. Mais la forêt était dense. Sa monture peinait à éviter les obstacles. A plusieurs reprises, elle dut franchir les barrages naturels que la nature avait placés sur son chemin, du bois épais qui barrait la route, des pierres qui cassaient l'accès le plus évident, de la mousse qui rendait la course glissante.

Alors que leur traversée durait, une lumière plus intense apparut au loin. C'était la limite, un passage entre le clair-obscur et les étendues visibles du lac.

L'animal, ébloui par l'intensité, épouvanté par l'obscurité, continua son chemin vers cette limite.

Il apparut enfin en pleine lumière.

C'était un cerf, immense, dans la vigueur de l'âge. Ses bois, déjà haut pour la saison, encerclaient sa fine tête comme une couronne posée par Mère Nature. Il était Roi de la forêt. Un souverain en détresse qui fuyait une menace dont il se savait pas à la hauteur.

- Un roi, disait son père, ne doit pas forcément combattre ou mourir. Il doit savoir adopter l'attitude la plus juste et la plus raisonnable face à la menace, pour lui et pour ses sujets. Une seule et simple erreur de jugement peut le mener à sa perte.

Et telle était l'erreur du Grand Roi de la Forêt, fils de la Nature.

La jeune femme était à quelques mètres de sa cible. La course du cerf, agile sur ses fines pattes, était plus puissante que celle du lourd cheval et de sa cavalière. Le dessein n'était pas le même, l'énergie mise dans cette course n'avait pas la même finalité.

Elle saisit son arc, arma une flèche qui pendait inutilement sur le flanc de son cheval et banda l'arme. La position était précaire : en équilibre sur sa monture lancée à vive allure, nullement ralentie par le terrain, elle subissait de plein fouet les aléas du galop rapide du cheval dont les pattes lourdes rebondissaient sur le sol dur des abords du lac. Elle devait se tenir à la force de ses cuisses fermement serrées contre les muscles du puissant animal. Ses bras devaient tenir l'arc et la flèche, ne faire qu'un dans une visée parfaite avec son œil gauche et sa cible tout en prenant en compte son environnement : le vent, les mouvements de la monture, les gestes brusques de la proie.

Sa bouche forma un tunnel. Ses yeux arrêtaient de cligner malgré l'air sec. Un souffle profond s'échappa de ses lèvres, lent et chaud contre sa main gauche. La main droite lâcha la corde.

La flèche commença sa propre course, vibrant dans les airs, sifflant une musique mortelle pour finir d'un coup sec dans la tête du cerf. Les yeux de l'animal se révoltèrent. Ses pattes s'emmêlèrent sur le sol. Sa gueule s'ouvrit de surprise. Nul son ne sortit. Son corps s'effondra dans un bruit sourd sur le sol dur bordant le lac.

La chasseuse tenait toujours sa position, les mains tenant son arc, le corps tendu sous l'effort, fermement maintenu sur sa selle. Elle avait vécu l'instant au ralenti. Elle avait vu la fin de la vie, seconde après seconde. Elle avait tué.

La jeune fille arrêta son cheval à hauteur du cadavre de la bête. Elle mit pied à terre et le contempla. Le corps à moitié replié sur lui-même, la langue pendante en dehors de la bouche, les yeux exorbités de surprise, les muscles tendus à l'extrême, le cerf gisait dans tout le manque de dignité que lui avait affligé la mort.

Elle renifla du mépris : que les poètes avaient tort ! Des menteurs ! Des affabulateurs ! Nul ne pouvait confondre l'état du sommeil profond du dormeur passible au pathétique final de la mort. Il n'y avait nul remord en elle, aucune douce culpabilité des premières fois. Une simple curiosité qui avait été assouvie par un spectacle bien plus désolant qu'attendu.

Il eut également ce sentiment de se savoir aussi puissante, de découvrir encore et encore la vie et les épreuves sans en subir les conséquences.

Ce sentiment fut décuplé par les ovations de la Cour et de son père. La jeune fille avait tué son premier cerf : grâce à elle, le banquet nocturne serait resplendissant. La viande juteuse nourrirait les nobles bouches des convives, certains domestiques également. Les os pourraient être rongés par les chiens. Les bois serviraient pour faire des couteaux ou des ornements pour le quotidien. La peau serait utile dans quelques mois lorsque l'hiver attaquerait de sa morsure glaciale le pays.

Son père l'avait flatté d'une caresse sur la joue, le regard empli d'émoi. Elle n'était plus une adolescente, elle n'était plus une jeune fille. Elle était femme. Tout aussi jeune, mais elle était femme, capable de tuer, de nourrir et de mener ceux qui un jour serait son peuple. Elle avait survécu aux aléas de la prime jeunesse : elle était maintenant chasseuse, guerrière et héritière, adoubee par sa noble lignée.

Le festin fait du cerf et de quelques autres proies attrapées lors de la Grande Vénérerie fut fantastique. La domesticité avait installé en masse des candélabres et des bougies pour éclairer jusqu'au petit matin les tables abondamment garnies de mets raffinés et de vins vieillis. On but à outrance, mangea plus que de raison, dansa jusqu'au lever du soleil. Sa tête tournait des excès terrestres et des émotions passées de la journée. Le soleil rougeoyant se leva au-dessus du lac et la salua alors qu'encore raisonnaient les chants dans la grande salle.

Ce beau soleil, chaud et lumineux, éclairant son futur royaume, la jeune femme le vit comme un signe des Dieux, une promesse de jours à venir heureux, d'épreuves franchies.

Et pourtant, jamais son sommeil ne retrouva l'apaisement de l'insouciance enfance. Il était peuplé de rêves, de forêts sombres et obscures, parfois du cerf.

Elle le revoyait certaines nuits dans la grande forêt de pins. Il n'y avait au départ qu'un œil, rond et brillant qui captait la lumière du soleil à travers les branches. L'œil traversait les bois, le fixait sans ciller. Un souffle, court, régulier et profond se fit clair au creux de son oreille. Puis un museau apparaissait à travers les branchages dont les narines s'écartaient en cadence avec l'air avalé. Au loin, on aurait presque perçu le choc des pattes légères sur la mousse de la forêt.

Mais l'œil ne restait pas rond : il s'allongeait en amande, la pupille se dilatait de bleu, il se bordait de longs cils noirs. La peau brunie du cerf s'éclaircissait, les poils drus disparaissaient pour laisser place à une texture lisse et veloutée. De même, le museau blanchissait, devenait court, les narines se dessinant.

Il n'y avait que le souffle restait semblable. Un souffle court, rapide, puissant. Celui d'une fuite effrénée. Mais il n'était plus celui de l'animal. Il était le sien.

C'était elle qui courrait dans la forêt à en perdre haleine. C'était elle qui fuyait une menace invisible et indicible dans les bois. C'était elle qui devait à chaque instant, à chaque second, calmer sa déraison et sa peur pour se concentrer sur le terrain. Il fallait poser le pied au bon endroit, éviter les branches, la mousse trop tendre et glissante, trouver un morceau de terre plate pour prendre, de nouveau, appui et refaire la même analyse en quelques millièmes de secondes.

Malgré sa tentative de réguler son souffle, celui-ci était mené tambour battant par les pulsions erratiques de son cœur. Celui-ci ne pouvait contrôler la peur que le tenaillait, le compressant secondes après secondes, se crispant à chaque bruit ou silence.

Comme le cerf, elle savait que les cavaliers la poursuivaient. L'immense forêt flouait sa vision et obscurcissait son jugement : à chaque instant, elle croyait les percevoir brandir les armes contre elle, entendre une flèche ou une lance à son encontre. La jeune femme ne les voyait pas. Elle les sentait, les ressentait, les devinait. Un bruit de sabots lointain répondait à son angoisse.

Il n'y avait aucun moyen de deviner la distance que la séparait de la menace, de palper sa réelle existence. L'ignorance était devenue sa peur la plus primaire. Et la peur la saisissait jusque dans les tréfonds de son être.

Enfin, elle aperçut de la lumière. Une sorte de tunnel de sortie de cet enfer boisé. Tel un insecte attiré par le soleil, elle ne saisit que le besoin urgent de voir, de sortir des ténèbres, de savoir.

Ses premiers pas en dehors de la forêt la surprirent. Ses gestes faisaient craquer le sol recouvert d'une fine couche de neige fraîche. Elle n'avait guère le temps d'y penser. Son regard se posta sur l'horizon : la montagne noirâtre, le sol recouvert de neige, le lac gelé et de l'autre côté, la deuxième partie de la forêt.

La jeune femme comprit qu'elle avait commis la même erreur que sa proie : son désir de connaître l'ennemi avait pris le pas sur n'importe quelle technique de survie. Dans la forêt, elle était presque à l'abri, les arbres offrant les obstacles suffisants contre les armes de ses assaillants. Entre bois et eau, dans cette étendue à ciel ouvert, elle était une cible mouvante dont la trajectoire était marquée dans le sol, facile à abattre.

Elle arrêta sa course en lisière de forêt.

Tout était si calme. Nul oiseau, nul homme, ni le vent pour hurler sa détresse, ni le clapotis de l'eau pour tenter de calmer son angoisse. Juste sa respiration, sifflante par sa bouche grande ouverte, cherchant son souffle.

Le bruit raisonna contre la montagne. Longuement, lentement, retentissant dans tout l'espace laissé vide par la nature. Une sorte de cloche ou de gong. Une fois. Puis une seconde. Au total, quatre coups qui s'infiltrèrent dans la jeune femme comme un avertissement sinistre. Le calme répondit pendant un court instant à cet appel mécanique.

Et enfin, elle les entendit distinctement : les sabots de chevaux sur le terreau de la forêt, de plus en plus proches, de plus en plus inquiétants. Son corps s'emballa au rythme du galop imposé aux bêtes. Il fallait penser, vite et bien, se sauver, fuir rapidement et efficacement. Le lac s'étendait à ses pieds, immobile, presque accueillant. Elle souleva sa longue robe et posa son petit pied sur la glace. Le lac resta le même. Il ne craqua pas. La glace semblait être solide.

L'idée est folle. C'était la seule. Traverser le lac gelé en courant, en espérant que les lourds cavaliers et leurs montures, inquiets de la solidité du complexe, ne tenteraient pas l'impossible en se lançant à sa poursuite, qu'ils soient obligés de contourner le lac ce qui lui donnerait un certain avantage pour gagner l'autre partie de la forêt et s'y cacher. Au mieux, qu'ils renoncent. Elle pouvait gagner cette course. Elle pouvait fuir.

Le bruit des sabots qui retentirent à son oreille ne lui laissa guère le choix. Un dernier regard vers la forêt, elle inspira de tous ses poumons et jeta ses jambes sur l'étendue glacée. Elle courut, sans penser cette fois, sans se retourner, ni imaginer. Elle courut de tout son possible au point de créer une brise qui fit envoler sa lourde cape d'hiver derrière elle, comme une traînée d'ailes. Elle était à la moitié du lac, elle voyait les arbres se dessiner sous ses yeux, commençait à apercevoir les détails des branches, les morceaux de neige qui pendaient des épinettes. Elle était si proche. Son but était à portée de doigt. Son cœur bondit dans sa poitrine.

Ce ne fut un espoir que de courte durée. Les sabots se rapprochaient d'elle. Apeurée par ce bruit si tangible, elle se risqua à tourner la tête en arrière. Son sang se glaça. Les quatre cavaliers n'avaient pas hésité à se lancer sur le lac gelé à sa poursuite malgré tout l'imprudence de l'entreprise. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres d'elle. Il fallait courir plus vite, beaucoup plus vite, elle était si proche du but, elle ne pouvait renoncer maintenant. Tout son esprit demandait à son corps d'obéir aveuglement, qu'importe la douleur et la fatigue. L'esprit voulait

gagner cette course, il ne pouvait compter que sur ce corps jeune mais tellement meurtri par les événements. Encore quelques enjambées, juste quelques-unes.

Sa course fut si folle que sa lourde cape se détacha de ses épaules pour s'envoler au loin. L'espoir fut qu'un des cavaliers la foule et tombe. Il n'en resterait que trois. Le froid de l'Hiver l'a mordu durement, gifla son corps déjà endolori par l'effort physique. Elle était désarmée, à la merci de tous et de tout, aussi bien des cavaliers que de la nature. Et pourtant, si proche de son but. La lune lui renvoya un éclat brillant étrangement derrière elle. La jeune femme se permit un dernier regard en arrière.

Quel fut son malheur !

La lame, dressée si haut dans le ciel, s'illumina à la lumière de l'astre puis devint noir. Tout ralentit autour d'elle. Seconde après seconde, la lame se rapprocha dangereuse de la jeune femme. Son maître importait peu, l'arme était la seule chose sur laquelle son esprit pouvait se concentrer. Elle ne voyait ni la main qui tenait l'objet de mort, ni le cavalier qui la brandissait, juste la lame. Elle frappa la jeune femme d'un seul coup, transperçant sa poitrine de part en part. La douleur coupa le souffle de la jeune victime qui s'effondra.

Sa bouche s'ouvrit de surprise. Nul son ne sortit. Son corps s'effondra dans un bruit sourd sur le sol glacé du lac.

Elle n'arrivait plus à respirer. Les yeux révulsés vers la lune, elle cherchait son souffle. Il lui était défendu. Ce n'était que des brides d'air qui atteignait difficilement sa bouche. Son corps se glaça. L'éclat de la lune disparut.

Ce n'était pas la vie qui la quittait, mais les quatre cavaliers, qui de haut de leur destrier, la regardaient. Elle ne voyait que leurs ombres en contraste, créatures informes habillées de noir.

Un liquide chaud l'enveloppa. C'était presque réconfortant si ce n'était son propre sang qui tachait la neige, rouge sur blanc. La jeune femme essayait désespérément de respirer. Il le fallait, encore un peu, juste un peu.

Les cavaliers n'attendirent pas son dernier souffle. Un regard vers leurs œuvres et ils guidèrent leur monture de là où ils venaient, dans un galop toujours aussi frénétique. Ils la laissèrent seule dans ce décor lumineux et irréel, spolié par la réalité terrestre de la vie.

Elle avait été si proche du but, dans cette course qui était la sienne. Le lac qui l'avait vu grandir fut sa dernière demeure, la montagne qui l'avait fait grandir son dernier soutien, ses pins qui avaient vu la femme éclore ses derniers témoins.

Ainsi fut le décor de cette fuite.

C'était son erreur à venir.

Ce n'était pas une fuite.

C'était une chasse.